

# La reconnaissance ou le mépris

Par **Alain CAMBIER**

Docteur en philosophie,  
professeur en classes préparatoires, Faidherbe - Lille

**À la fin de l'année 2010, Stéphane Hessel publiait un petit ouvrage intitulé « Indignez-vous ! » qui, depuis, a connu un succès mondial. Ainsi, il est sorti aux États-Unis et y contribue, comme partout, à rechercher une voie politique de salut public. En s'appuyant sur sa propre expérience au sein du Conseil National de la Résistance<sup>1</sup>, Hessel ne se doutait certainement pas qu'il bénéficierait d'un tel écho. La raison majeure du succès de son livre est qu'il pointe les ressorts même de toute l'histoire humaine, passée et future.**

L'indignation peut être définie comme l'expression de colère que soulève une action contre laquelle réagit la conscience morale ou le sentiment d'injustice. Ce type d'expérience spécifiquement humaine est vécu par rapport à une conduite qui fait scandale et provoque un bouleversement de notre âme. Elle témoigne surtout que le mépris est insupportable et que toute vie sociale humaine ne peut être fondée que sur la reconnaissance réciproque.

## Le désir de reconnaissance

Le désir de reconnaissance constitue un enjeu fondamental de la condition humaine. Dans les sociétés archaïques, la violence éclate quand la logique de l'honneur est bafouée. Dans l'Antiquité, Platon soulignait que l'être humain est constitué de trois composantes : le désir concupiscible, l'intellect, avec entre les deux le « *thymos* » ou partie irascible de l'âme qui correspond aux élans du cœur et nourrit l'estime de soi. Ce principe « thymotique » est la clef de l'action et du courage. Lorsque les hommes éprouvent le sentiment d'être dévalorisés, mésestimés, alors naît l'émotion de la colère. Inversement, lorsqu'ils n'élèvent pas leur vie à la hauteur de ce qu'ils estiment être leur valeur, ils éprouvent la honte. Et s'ils sont évalués correctement en proportion de l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, ils ressentent la fierté. Le désir de reconnaissance et les émotions concomitantes – colère, honte et fierté – font partie intégrante de la vie de toute personnalité humaine. Chacun sait combien Hegel a insisté sur le caractère anthropogène du désir de reconnaissance et la lutte pour la reconnaissance lui est apparue comme le véritable moteur de l'histoire. Chaque homme attend l'écho de sa grandeur interne et témoigne ainsi de l'incomplétude de

son être sans la reconnaissance d'autrui<sup>2</sup>. Axel Honneth<sup>3</sup> a renouvelé l'approche de ce thème fondamental en montrant que la première forme de reconnaissance réciproque se fait dans l'amour qui donne la confiance en soi, puis dans le droit qui garantit institutionnellement le respect de soi et, enfin, dans la solidarité qui permet d'éprouver l'estime de soi. Si l'une de ces trois formes de reconnaissance fait défaut, l'offense sera vécue comme une atteinte menaçant de ruiner l'identité de l'individu tout entier. Une approche utilitariste dans les sciences sociales – qui considère la société comme une collection d'individus motivés exclusivement par le calcul rationnel de leurs intérêts – se rend incapable de rendre raison des conflits qui naissent d'attentes morales insatisfaites et qui sont pourtant au cœur même du social. Pour parvenir à établir une relation ininterrompue avec eux-mêmes, les hommes doivent encore jouir d'une considération sociale leur permettant de se rapporter positivement à leurs qualités potentielles, à leurs capacités concrètes ou à certaines valeurs dérivant de leur identité culturelle. Seule l'estime sociale peut permettre de faire l'expérience la plus complète de sa propre valeur.

## L'expérience insupportable du mépris

Comme le souligne Honneth, une société humaine requiert que l'environnement social, culturel ou politique permette aux individus de développer une identité autonome ou une relation positive à soi-même. Chacun devrait pouvoir devenir ce qu'il souhaite être sans passer par l'expérience douloureuse du mépris ou du déni de reconnaissance. Or, l'indignation est de mise parce que notre société contemporaine est devenue celle du mépris<sup>4</sup>. Cette dernière peut au moins présenter trois aspects. Le mépris consiste d'abord à

<sup>1</sup> Créé clandestinement le 27 mai 1943, à Paris, par les représentants des huit grands mouvements de Résistance, des deux grands syndicats d'avant-guerre (la CGT et la CFTC) et des six principaux partis politiques de la Troisième République dont le PC et la SFIO (socialistes), le Conseil National de la Résistance (CNR) fut chargé par le Général de Gaulle d'élaborer un programme de gouvernement en prévision de la libération de la France : ce programme fut remis solennellement au Général de Gaulle par le CNR le 25 août 1944, à l'Hôtel de ville de Paris.

<sup>2</sup> « J'attends l'écho de ma grandeur interne, / Amère, sombre et sonore citerne, / Sonnante dans l'âme un creux toujours futur », Paul Valéry, *Le Cimetière marin*.

<sup>3</sup> Axel Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, éd. du Cerf, 2010.

<sup>4</sup> Cf. Axel Honneth, *La société du mépris*, éd. La Découverte, 2006. Cf. également, du même auteur, *La Réification*, éd. Gallimard, 2007.

réduire la personne humaine à n'avoir qu'un prix et donc à porter atteinte à sa dignité. Dans le monde du travail, cette dérive revient à assigner au salarié une fonction, sans pour autant lui accorder un statut. Kant l'avait déjà souligné : « Dans le règne des fins, tout a un prix ou une dignité. Ce qui a un prix peut être aussi bien remplacé par quelque chose d'autre, à titre d'équivalent ; au contraire, ce qui est supérieur à tout prix, ce qui par suite n'admet pas d'équivalent, c'est ce qui a une dignité. Ce qui rapporte aux inclinations et aux besoins généraux de l'homme, cela a un prix marchand [...] mais ce qui constitue la condition qui seule peut faire que quelque chose est une fin en soi, cela n'a pas seulement une valeur relative, c'est-à-dire un prix, mais une valeur intrinsèque, c'est-à-dire une dignité »<sup>5</sup>. L'indignation surgit d'un type d'économie qui sort de son ordre et porte atteinte à la dignité, en réifiant toutes les conduites humaines. Mais une autre modalité du mépris est aussi celle qui naît de l'invisibilité sociale. La reconnaissance sociale mutuelle requiert des actes et des gestes expressifs (gestes corporels, sourires, expressions faciales, etc.) par lesquels le sujet atteste non seulement de la présence physique de son partenaire d'interaction mais également de sa disposition à lui accorder une place valorisée et à rendre justice à sa « valeur ». En revanche, l'absence de cette médiation expressive revient à leur signifier leur inexistence sociale et à les rendre invisibles. Or, notre société contemporaine est de plus en plus peuplée d'« invisibles » – SDF, précaires, jeunes mal insérés, seniors paupérisés, chômeurs, etc. – subissant une indifférence renforçant leur marginalisation sociale. Rendre ainsi des sujets « transparents » revient à leur refuser cet acte de décentrement de soi vers l'autre, qui est le propre de la reconnaissance. Enfin se présente aussi une forme dévoyée de la reconnaissance, propre à l'idéologie managériale, qui feint de reconnaître les salariés en valorisant par le discours leurs compétences, pour les inciter à s'investir de manière « autonome » – c'est-à-dire flexible et dérégulée –, sans donc chercher à assurer les conditions matérielles de ces énoncés valorisants et en se défaussant des obligations élémentaires vis-à-vis d'eux. Une des questions majeures de notre époque est de savoir quelle forme doit prendre une culture morale et politique soucieuse de conférer aux marginalisés la force individuelle d'articuler leurs expériences dans l'espace démocratique, plutôt que de les voir se désespérer.

## Indignation et indignités

Mais l'indignation ne s'élève pas seulement parce que l'on éprouve sa dignité bafouée : elle manifeste aussi la colère devant l'indignité de ceux qui prétendent nous diriger. Non seulement – comme le soulignait Hegel – les « maîtres » se mettent dans l'impasse en prétendant se faire reconnaître par des hommes qu'ils ne veulent pas reconnaître eux-mêmes, mais leurs façons effrontées de manifester leur impéritie ne peut que révolter : ils suscitent la honte de les voir ne manifester eux-mêmes aucune honte ni scrupules. L'indignation s'élève contre ceux qui semblent abandonner toute dignité dans la gestion de leurs affaires ou même du bien commun : malgré leur position de pouvoir, ils oublient que « noblesse oblige ». Qu'ils soient hauts responsables économiques ou politiques, tout leur semble permis avec le plus grand aplomb. Selon la mythologie grecque, les hommes n'ont pu consentir à vivre ensemble que grâce à l'acquisition de la vertu de l'*Aidôs*, comme forme politique de la pudeur. Il s'agit du sens de la noble réserve qui devient, en latin, la *verecundia*, vertu sociale par excellence, à l'origine de cette notion très riche en ancien français de *vergogne* : elle peut être définie comme un dispositif émotionnel anticipant sur l'effroi du déshonneur, afin de mieux nous en préserver. Le sens de la réserve n'est pas ici consécutif à une faute commise : il est censé, au contraire, nous en prémunir. Mais quand des dirigeants prétendent se conduire sans vergogne, imbus d'eux-mêmes, ils vont de fautes morales en fautes politiques, sans l'ombre d'un doute, et enclenchent des spirales décadentes. Aussi ne méritent-ils pas notre reconnaissance.

En conclusion de son ouvrage, Stéphane Hessel se réfère à l'Appel du 8 mars 2004, signé par les vétérans des mouvements de la Résistance de France, et appelle à « une véritable insurrection pacifique contre les moyens de communication de masse qui ne proposent comme horizon pour notre jeunesse que la consommation de masse, le mépris des faibles et de la culture, l'amnésie généralisée et la compétition à outrance de tous contre tous ». Loin de ressasser avec nostalgie une histoire révolue, Stéphane Hessel réactive, à 94 ans, les possibles enfouis du passé pour mieux nous tourner vers l'avenir. Son discours est performatif : il donne le goût de l'action. ■

<sup>5</sup> Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 2<sup>ème</sup> section, éd. Delagrave, p. 160.